

Entretien avec Chantal Meyer-Plantureux, professeur d'histoire politique du théâtre à Paris-III

## **"Le théâtre a été un vecteur de l'antisémitisme"**

dans *Le Monde* du jeudi 23 juin 2005

Dans *Les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme sur scène* (éd. Complexe, 270 p., 19,90 €), l'universitaire Chantal Meyer-Plantureux montre comment le théâtre a joué un rôle majeur dans la diffusion de l'antisémitisme, de 1880 à 1930, à travers l'image du juif véhiculée par le répertoire de l'époque, et représentée par les metteurs en scène et les comédiens. Cette étude serrée, illustrée de nombreux textes et documents, va à l'encontre de l'histoire officielle du théâtre.

**Qu'est-ce qui vous a fait vous intéresser à l'antisémitisme au théâtre, une question très rarement abordée ?**

Je donne un cours à Paris-III sur l'histoire politique du théâtre. En travaillant sur les années 1880-1945, je me suis rendu compte qu'une donnée n'était jamais traitée : l'antisémitisme des pièces du répertoire de cette période, et les débats politiques que cela suscitait. Je me suis demandé pourquoi on avait fait l'économie de cette histoire-là dans l'histoire du théâtre.

La deuxième chose est la proposition d'une professeure d'Haïfa, en Israël, qui préparait un colloque sur les théâtres interdits. Elle m'a dit : c'est peut-être l'occasion d'en parler.

**Pourquoi, d'après vous, ne s'est-on pas intéressé à l'histoire de l'antisémitisme au théâtre ?**

La réponse est double. D'abord parce qu'il n'y a pas de clivage politique gauche/droite. C'est tellement simple de raconter que l'antisémitisme est l'apanage de la droite et de l'extrême droite, et qu'il n'y en a pas à gauche et à l'extrême gauche. Cela vaut pour l'histoire générale.

En théâtre, par ailleurs, il y a une histoire très clivée : le bon théâtre, c'est l'avant-garde, le mauvais, le boulevard. Et le bon, ce sont les gens de gauche, le mauvais, les gens de droite. C'est ce qu'on lit partout. Aujourd'hui encore, je n'ai pratiquement pas le droit de parole, même à l'Institut d'études théâtrales, quand je contredis cette idée reçue.

## **Il y a pourtant des livres et des documents...**

Qu'on ne veut pas lire. Sinon, comment mettre en adéquation l'image de Copeau, un des maîtres du théâtre du XX<sup>e</sup> siècle, et les propos antisémites qu'il tient dans son journal ? Ce n'est évidemment pas linéaire. Mais les gens aiment les choses simples. Quand on parle de Romain Rolland, on parle du Théâtre du peuple de Bussang - *une des toutes premières aventures du théâtre populaire, que Romain Rolland a contribué à forger* -, mais pas de ses textes antisémites. Parce que ce n'est pas le jeu.

## **N'y a-t-il pas une autre raison, souvent avancée dans cette période, à savoir que l'art serait au-dessus de la politique ?**

Bien sûr. C'est l'idée que le théâtre d'art ne peut pas se mêler à quelque chose de contingent, de bas, qui serait la politique. Mais on n'a pas une casquette dans la journée et une autre le soir, sur scène. Quand Dullin, qui a eu une influence fondamentale dans le domaine esthétique, joue au Théâtre Sarah-Bernhardt - *l'actuel Théâtre de la Ville* -, qu'il a fait débaptiser pour l'appeler Théâtre de la Cité, avec l'aval des Allemands, pendant l'Occupation, c'est forcément politique.

## **Vous parlez de l'attitude de Dullin pendant l'Occupation. Votre livre n'aborde que peu cette période, où beaucoup de metteurs en scène importants de l'avant-guerre ont été actifs. Pourquoi ?**

Je parle de Dullin parce que je trouve emblématiques son histoire et sa relation avec Sartre, qui l'a beaucoup soutenu. C'est d'ailleurs grâce à une lettre de Sartre que Dullin a été blanchi, à l'épuration. Bien sûr, il y en a eu beaucoup d'autres. Mais l'attitude des gens de théâtre pendant la guerre a été traitée dans le très bon livre de Serge Added, *Le Théâtre dans les années Vichy* (Ramsay, 1992), auquel je renvoie souvent. Je pense que j'apportais moins sur cette période que sur ce qui la précédait et l'expliquait.

## **A vous lire, on a le sentiment que le théâtre était l'endroit où se focalisait l'antisémitisme. Or celui-ci traversait toute la société française.**

Oui. Mais il y a déjà énormément de livres qui traitent de l'antisémitisme. Je n'aurais pas apporté grand-chose. Ce que je voulais montrer, c'est qu'on avait oublié une dimension essentielle de la diffusion de l'antisémitisme : le théâtre. Aujourd'hui, le théâtre ne diffuse plus. On a du mal à imaginer que, avant la guerre, même ceux qui n'allaient pas au théâtre en avaient une image, à travers la presse. Dans tous les journaux, vous aviez trois colonnes sur le théâtre, avec des caricatures.

Il y avait donc, à un million et demi d'exemplaires, la caricature de Dullin ou celle de Firmin Gémier - 1869-1933, *défenseur d'un théâtre populaire de qualité et comédien de premier plan* - avec les doigts crochus. Et tout le monde voyait ces caricatures, qui représentaient le juif sur scène.

**D'après vous, quel est le pourcentage des pièces présentées entre 1880 et 1939 qui véhiculent une image antisémite ?**

Je dirais qu'il y en a un tiers avec un personnage de juif. Ce qui est énorme. C'est la tarte à la crème de l'époque. Mais il faut faire des distinctions dans ce répertoire, aujourd'hui oublié ou occulté. Il y a les pièces contemporaines, où un personnage de juif est nommé en tant que tel. Dans d'autres, le juif apparaît par exemple sous la forme du banquier.

Dans d'autres encore, les allusions sont claires pour l'époque, beaucoup moins pour aujourd'hui. Par ailleurs, il y a une façon d'aborder le répertoire classique. Quand Dullin joue Volpone, il en fait une caricature du juif proche de celle de Gémier dans Shylock, du *Marchand de Venise*, de Shakespeare. Or, dans la pièce de Ben Johnson, Volpone n'est pas juif du tout.

**Comment expliquez-vous que la communauté juive n'ait pas réagi ?**

Pour une grande majorité des juifs qui appartenaient aux milieux du théâtre, les Porto-Riche ou les Bernstein - *auteurs célèbres des années 1920-1930* -, moins on parlait du fait qu'on était juif, mieux on se portait. Et puis, pour les juifs d'alors, la France, c'était la terre d'asile. Celle qui accueillait les juifs des pogroms et qui réhabilitait Dreyfus. Il n'est donc pas étonnant que la communauté ne se soit pas manifestée.

Je connais un seul exemple contraire. Quand Lugué-Poe a mis en scène *Le Baptême*, de Steve Passeur, une pièce antisémite écrite par un juif sur la conversion des juifs au catholicisme, le baron de Rothschild, qui finançait le Théâtre de l'Œuvre, a demandé qu'on arrête de jouer la pièce.

**Et pourtant Lugué-Poe était un dreyfusard.**

Oui. Et Romain Rolland aussi l'a été, à sa façon. C'est toute l'ambiguïté de l'époque. On pouvait être dreyfusard et antisémite. Ce sont des choses qui paraissent absurdes aujourd'hui. Mais c'est la réalité. Mirbeau écrit un texte effarant d'antisémitisme dans le journal *Les Grimaces*, et, quelques numéros plus tard, il prend la défense de Sarah Bernhardt, parce qu'il pense que c'est la meilleure comédienne. Tout est comme cela, dans une espèce de duplicité de l'être

humain.

La vérité n'est ni blanche ni noire. Elle est grise. A mes étudiants, je dis : voilà, il faut regarder les yeux grands ouverts notre histoire, ne pas la trafiquer, et prendre appui dessus pour essayer de changer les choses.

***Les Enfants de Shylock ou l'antisémitisme sur scène*, de Chantal Meyer-Plantureux,**  
éd. Complexe, 270 p., 19,90 €.

**Propos recueillis par Brigitte Salino**

Article paru dans l'édition du 23.06.05